



## **MEDUSA PROJECT**

une exposition de  
Lionel Guibout - Michel Tournier

**PAVILLON DE L'ATLANTIQUE**  
C/O GALLERIA DEL LEONE VENEZIA  
597 GIUDECCA 30133 VENEZIA (VE) ITALIA

DEVANT L'ARRÊT "PALANCA-GIUDECCA" VAPORETTO 82 - 41 - 42

TEL. +390415288001 FAX +390415288117  
CELL. 39 339 68 86 954

EMAIL: CAPTAIN@MEDUSA-PROJECT.NET

[WWW.MEDUSA-PROJECT.NET](http://WWW.MEDUSA-PROJECT.NET)  
[WWW.GALLERIADELLEONE.COM](http://WWW.GALLERIADELLEONE.COM)

Quelle affreuse découverte pour les  
marins de l'Argus,  
ces planches pourries couvertes de  
fauves humains hagards!

Michel Tournier  
extrait de Méduse



# MEDUSA PROJECT

## dossier de presse

Présentation de l'exposition au Pavillon de l'Atlantique	page 4
Michel Tournier: préface de <i>Méduse</i>	page 5-6-7
Michel Tournier: les légendes de <i>Méduse</i>	page 8
Michel Tournier: postface, sur Lionel Guibout	page 9
<i>Méduse</i> , le livre : illustrations	page 10
<i>Méduse</i> , le livre : fiche technique	page 11
<i>Méduse</i> , le livre, voir deux planches	page 12
deux oeuvres exposées	page 13
<i>Le Radeau sans fin</i> , texte de Lionel Guibout	page 14
Le naufrage de la Méduse : le rappel des faits	page 15
Analyse du tableau de Géricault (louvre.edu)	page 16
Michel Tournier : biographie	page 17
Lionel Guibout : biographie	page 18
articles de presse	
Carte Blanche à Lionel Guibout, par Philippe Piguet	page 19
Le Radeau de la Méduse, par Gilles Kraemer	page 20
<i>C'est la faute aux artistes</i> , par Michel Tournier (Figaro littéraire)	page 21
article du Figaro <i>MEDUSE</i> , par Béatrice Comte (images)	page 22-25
<i>Le Radeau revisité</i> , par Béatrice Comte (texte de l'article)	page 26-27
Comment parvenir à l'exposition	page 28

Contact presse : Julie Dutant  
pour de plus amples renseignements, visitez le site [www.medusa-project.net](http://www.medusa-project.net)  
ou envoyez un mail au : [captain@medusa-project.net](mailto:captain@medusa-project.net)

## PRESENTATION DE L'EXPOSITION

Exposition personnelle de Lionel Guibout (France, 1959)

12 peintures de grand format (techniques mixtes sur toile 2002/2004)

15 dessins et études préparatoires aux planches de Méduse (encre sur papier)

La suite complète des lithographies (38) de Méduse, avant la lettre.

Le livre de bibliophilie.

7 sculptures (pièce unique) en bronze

L'exposition contiendra une installation sonore qui sera réalisée par l'artiste lors du montage de l'exposition.

La Galleria del Leone (Pavillon de l'Atlantique) accueille, du 7 juin au 25 juillet 2004, l'exposition **Medusa** de Lionel Guibout.

Les oeuvres présentées s'inspirent du naufrage de la frégate « la Méduse » qui eut lieu en 1816, tel que le raconte Jean-Baptiste Savigny, chirurgien rescapé du fameux radeau.

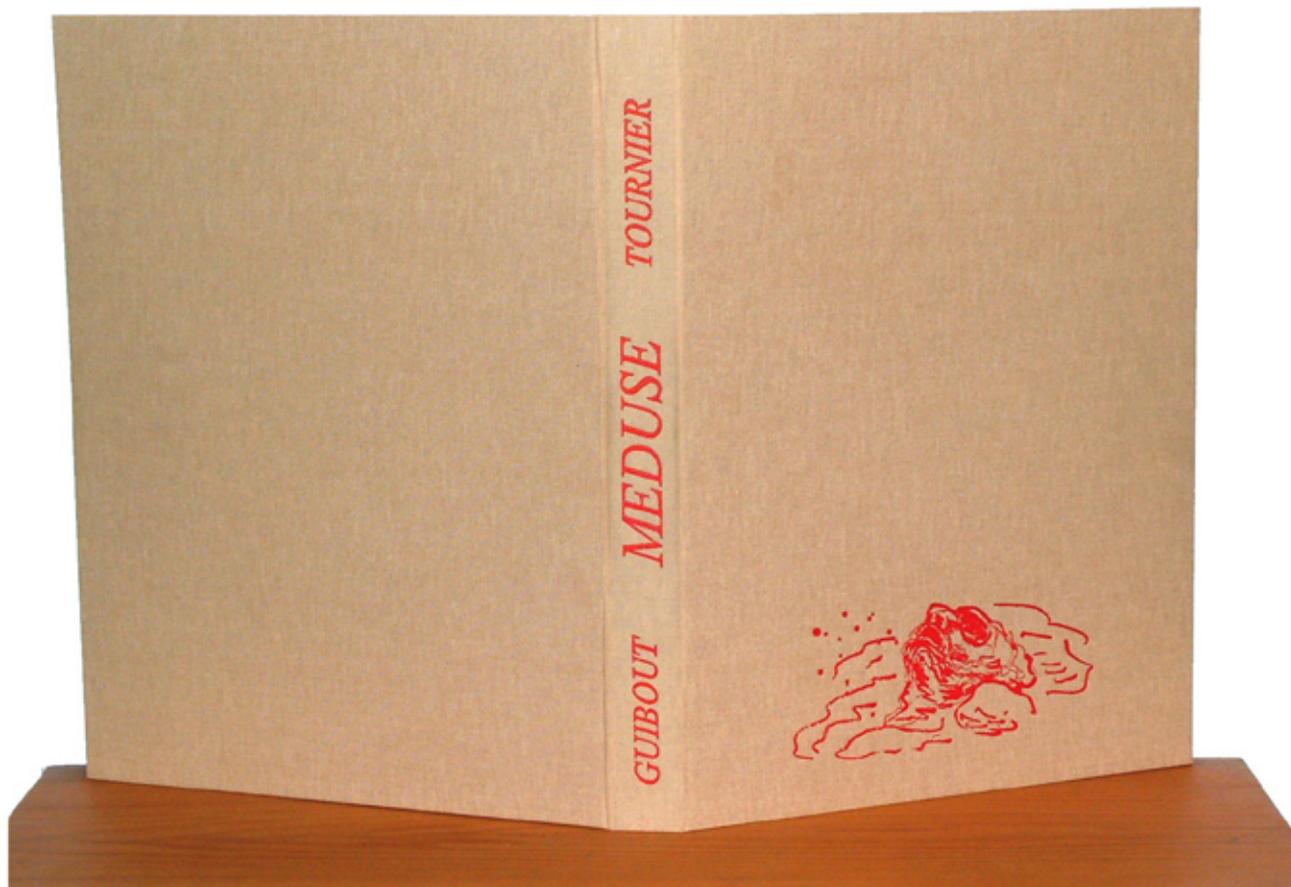
Dans sa célèbre toile *Le Radeau de la Méduse*, Théodore Géricault, impressionné par la catastrophe, y donna sa propre impression de l'atmosphère du désastre condensée en une seule scène. Deux siècles plus tard, Lionel Guibout, retrace l'histoire de ce naufrage qu'il interprète comme un événement mythologique au moyen de la peinture (12 toiles de grand format), des arts graphiques (15 dessins et 40 lithographies) et de la sculpture (8 pièces uniques).

Michel Tournier, membre de l'Académie Goncourt, s'est associé à Lionel Guibout dans cette aventure en écrivant pour ce projet trois textes. Cette collaboration s'incarne **dans le livre de bibliophilie, Méduse** (2002, voir p.10).

Lionel Guibout a poursuivi l'odyssée en peignant de vastes toiles / voiles de la Méduse (2003/2004) qui ont été exposées à Moscou en 2003 puis à Freiburg im Breisgau.

Dans la lignée des artistes de la Renaissance, Lionel Guibout, connu aussi pour son cycle sur les Géants ( les dislocations de Gygès, Briarée et Cottos), travaille avec la force et l'énergie des grands fresquistes des thèmes issus de la mythologie et de l'histoire humaine, faisant résonance en chacun de nous.

Avec un sens inné du dessin et un geste très pictural, large, aux accents baroques, Lionel Guibout modernise ici la grande peinture d'histoire, affirme et revendique son plaisir de la figuration, de la narration. Son œuvre émeut par ses récits illustrés, interprétés, par ses couleurs symboliques, ses traits magistraux, ce regard porté sur nos propres légendes.



# MEDUSE

Le livre de bibliophilie

Achevé d'imprimer le 25 juin 2002 pour le compte de la  
Galleria del Leone, Venezia

## Dimensions

Coffret 50,5 x 38 cm

Planches 72 x 36 cm ouvert et 49,5 x 36 cm fermé

## Papier

Lana royal blanc nature 300 g.

## Illustrations

17 planches lithographiques (sur pierre) en 2 couleurs (noir et rouge) 49,5 x 72 cm.

18 Planches lithographiques en noir 49,5 x 36 cm.

17 titres manuscrits

**Le Tirage** des planches lithographiques a été réalisé par Idem Mourlot, Paris

**Composition** des textes de Michel Tournier

en Romulus au plomb réalisée par Jean-Jacques Sergent  
Atelier Onciale-Sergent Fulbet

**Poids** 4 kg

## Justification du tirage

109 exemplaires

80 exemplaires ( 1/80 - 80/80)

20 exemplaires avec suite de lithographies –

dont 8 exemplaires I/XX - VIII/XX comprenant une suite de 8 lithos avant la lettre sous carton et 1 bronze

6 exemplaires IX/XX - XIV/XX comprenant une suite de 6 lithos sous carton

6 exemplaires XV/XX - XX/XX comprenant une suite de 4 lithos sous carton

9 exemplaires Hors Commerce ( H.C. 1/9 - 9/9) destinés à l'artiste et aux collaborateurs

***Tous les exemplaires sont signés et numérotés par l'auteur et par l'artiste***

GALLERIA DEL LEONE  
597 Giudecca Venezia 30133 Italia  
tél. : +39 041 52 88 001

site: [www.galleriadelleone.com](http://www.galleriadelleone.com) E-mail: [info@galleriadelleone.com](mailto:info@galleriadelleone.com)

## PRÉFACE au livre MEDUSE de Michel Tournier

La terrible tribulation de la Méduse, navire français échoué sur le banc d'Arguin à quarante lieues de la côte d'Afrique le 2 juillet 1816, ne nous parvient qu'à travers plusieurs filtres qui la déforment, mais aussi l'enrichissent.

Il y a d'abord évidemment le temps qui nous sépare ainsi que le contexte historique - cette Restauration fraîchement célébrée avec le saut en arrière par dessus un quart de siècle de Révolution et d'Empire. Il faut avoir connu la Libération de 1944 et le bouleversement politique et moral qu'elle apporta pour s'en faire une faible idée. Le fait que le commandant du navire - Duroy de Chaumareyx - fût un ancien émigré, dépourvu de toute expérience maritime, joua un rôle déterminant aussi bien dans la cause de la catastrophe que dans l'esprit où elle fut jugée après coup.

Ce qui est étrange et admirable à la réflexion, c'est qu'un tableau dont l'auteur, Théodore Géricault, devait être privé de reconnaissance et de consécration pour des raisons politiques et par une mort précoce, devint célèbre au point de s'interposer entre l'évènement réel et nous. Que resterait-il dans nos esprits du naufrage de la Méduse sans Géricault? On entre ici dans le domaine de la mythologie où l'image l'emporte sur le réel. Le charme morbide de ce tableau tient au mélange indiscernable qu'il impose de morts et de survivants, d'espoir lumineux et de désespoir absolu. Le thème du radeau plonge des racines profondes dans notre imaginaire. On éprouve un malaise évident en voyant dans le tableau de Géricault une voile gonflée par le vent qui est censée entraîner le radeau en avant. C'est que notre logique onirique refuse la confusion radeau - navire. Non, le radeau n'est pas un bateau et il ne supporte ni voile ni moteur. C'est d'ailleurs ce qu'ont éprouvé dès le début les membres de l'équipage de la Méduse qui prétendaient remorquer le radeau avec des chaloupes à rames. Il leur est tout de suite apparu que le radeau constituait une masse immobile d'un poids démesuré qu'aucun effort de rameur n'arriverait à faire bouger. Qu'ils le veuillent ou non, ils durent larguer les amarres qui les reliaient au radeau et l'abandonner à son sort.

Cette vocation à l'immobilité d'un radeau a trouvé récemment une illustration magnifique dans la forêt amazonienne avec le « radeau des cimes ». Des hélicoptères ont déposé sur le sommet des arbres de la forêt tropicale un vaste filet où a vécu une équipe de naturalistes. En plein ciel, à trente mètres du sol, ils ont pu étudier les oiseaux, les insectes et la végétation de la « canopée », étage sommital de la forêt humide qui abrite l'essentiel de la vie tropicale. Rien n'inspire plus que ce « radeau » l'idée d'immobilité au sein d'un milieu fragile et mouvant.

C'est sans doute le lieu d'évoquer l'une des composantes les plus bizarrement évocatrices de cette stupéfiante histoire, ce nom de « Méduse » porté par le navire. Par quel mystère, par quelle aberration a-t-on pu infliger ce nom de Méduse à un bateau ? Car une méduse n'est pas un poisson, c'est une ombrelle gélatineuse qui flotte entre deux eaux. Paul Valéry a célébré avec lyrisme ces « êtres d'une substance incomparable, translucides et sensibles, chairs de verre follement instables, dômes de soie flottante, couronnes hyalines, longues lanières vives, toutes courues d'ondes rapides, franges et fronces qu'elles plissent et déplissent ». (Degas, danse, dessin). Et on est bien obligé d'évoquer aussi la tête hérissée de serpents d'une des trois Gorgones - Medusa - qui changeait en pierre ceux qui la regardaient. Vraiment baptiser MEDUSE un bateau, n'était-ce pas le vouer délibérément à un destin mystérieux et tragique ?

Pourtant la dérive mortelle des 117 naufragés du sinistre radeau comporte au moins un épisode gracieux, miraculeux, d'une poésie toute aérienne. Le soir du 4<sup>e</sup> jour, vers 4 heures, rapporte Savigny, un banc de poissons volants s'abattit sur le radeau. Plus de 300 furent capturés par les naufragés et leur fournirent une nourriture inattendue et providentielle. On songe bien sûr à la manne que Jéhovah fit pleuvoir sur les Hébreux traversant le désert à la suite de Moïse, mais plus encore peut-être à la pêche miraculeuse offerte par Jésus aux hommes du lac de Tibériade.

Ce n'est pas le seul écho religieux de cette histoire. Paradoxalement les naufragés manquaient de tout absolument, sauf de vin, car une barrique avait pu être chargée sur le radeau et du coup l'ivresse s'ajouta souvent pour eux à l'épuisement et à la faim. La aussi des souvenirs bibliques affluent à notre esprit, car le vin coule à flots dans notre imagerie religieuse depuis l'ivresse de Noé jusqu'aux noces de Cana.

Nous voici parvenu par le vin à ce cœur du drame de la Méduse que nous ne pouvons contourner, je veux dire les scènes de cannibalisme qui eurent lieu et assurèrent dans l'horreur absolue la survie des 15 rescapés recueillis par le brick Argus.

L'anthropophagie a fait l'objet de nombreuses études dans les ethnies où elle se pratique. Le dégoût qu'elle nous inspire doit être fortement tempéré par la dimension religieuse qu'elle revêt dans tous les cas observés. Car il ne s'agit jamais de consommer de la chair humaine comme on ferait d'un légume ou d'un animal. Le mort dont le corps est partagé entre les membres d'une même tribu est toujours un étranger, et la consommation de sa chair a pour but de s'incorporer des vertus qu'il possède et qui sont précieuses. Le cannibalisme est donc un acte beaucoup plus spirituel que matériel, et dans la plupart des cas la consommation de la chair humaine revêt la forme d'une cérémonie symbolique.

Là aussi nous sommes renvoyés à notre propre spiritualité. Pour les judéo-chrétiens que nous sommes, l'eucharistie n'est pas un mystère facile à assimiler. Sa proclamation par Jésus provoqua scandale et désertion chez ses disciples. C'est sans doute dans la synagogue de Capharnaüm que Jésus s'exprima avec le plus de force sur ce sujet:

« Moi je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra pour toujours et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Les Juifs se mirent à discuter entre eux. Ils disaient: « Comment peut-il nous donner sa chair à manger? » Alors Jésus leur dit: « En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour... » Après l'avoir entendu beaucoup de ses disciples dirent « Elle est dure cette parole ! Qui peut l'écouter? » . Des lors beaucoup de ses disciples se retirèrent et ils n'allèrent plus avec lui. (Evangile selon Saint Jean 6,51-60.)

Bien entendu il y a une distance infinie entre cannibalisme et eucharistie. Mais la voie ascendante qui les unit est continue. Il y a quelques années, un avion s'étant écrasé sur un sommet des Andes, les rescapés n'eurent d'autre ressource que les corps des voyageurs tués. Le retentissement de cette affaire dans les médias fut considérable. J'interrogerai à ce sujet le théologien orthodoxe Olivier Clément. Quelle différence y a-t-il entre cannibalisme et eucharistie? Je n'oublierai jamais sa réponse: « C'est, me dit-il, que le cannibale mange de la viande morte alors que le Chrétien qui communie participe à une vérité vivante. »

Michel Tournier

## Michel Tournier: les légendes

- 1. Un navire en éclats, en échardes, en fascines, un bateau écorcé, tronçonné, tailladé, noyé dans les flots tourmentés, hâchés, harcelés.**
- 2. Squelette de radeau pour emporter des squelettes d'homme.**
- 3. La colonne des damnées de la mer s'avance vers son destin.**
- 4. La rame, le muscle, la mâchoire serrée, c'est la force et la faiblesse humaines en lutte contre l'élément immense.**
- 5. Une barrique, c'est tout l'humain qui lui reste. Il s'y noue comme au ventre de Maman.**
- 6. Ces dernières planches, cet élégant paraphe d'un cordage, signature funeste d'un équipage disparu.**
- 7. Sur l'infini nuageux et marin, trois insectes flottants fuient la mort.**
- 8. La voile, poumon malade d'un faux navire, bat, flotte et faseye vainement.**
- 9. Bouquet d'hommes dans la nuit noire, ultime chaleur, dernier souffle.**
- 10. Broyés par la tempête, une foule se cherche dans la nuit et les flots noirs. Des mains se tendent, des bras se nouent, des visages disparaissent.**
- 11. Sanglante bataille au sabre et à la hâche sur quelques mètres carrées de planches.**
- 12. Un jour blême se lève sur un champs liquide jonché d'épaves et de cadavres.**
- 13. Des corps obscènes s'offrent à la faim dévorantes des survivants.**
- 14. Pluie d'or et manne céleste. Une nuée de poissons volants s'abat sur l'épave.**
- 15. Un bras, une jambe, une carcasse, des vidures de poissons. Les reliefs du festin des morts-vivants.**
- 16. Quelle affreuse découverte pour les marins de l'Argus, ces planches pourries couvertes de fauves humains hagards !**
- 17. Mais ces débris de la Méduse ne pouvaient échapper aux cent yeux d'Argus, fils d'Arestor.**

## POSTFACE

On peut envisager les lithographies de Lionel Guibout en les opposant au chef-d'oeuvre de Géricault.

On note d'abord le choc provoqué par le passage de la peinture à la lithographie. L'écart est considérable. La couleur vivifie la matière même de l'oeuvre. Chaque couleur possède sa signification du rose le plus bonbon au violet le plus funèbre. L'ensemble forme une symphonie lumineuse qui exprime le sujet traité.

Rien de tel pour la lithographie. Le trait noir sur la page blanche, et rien d'autre, sinon ça et la une trainée rouge comme une blessure. C'est l'épreuve de vérité dans l'austérité la plus sévère.

Mais il y a le mouvement. C'est là que s'accumule la force. Rien de plus dynamique que le dessin de Guibout. Ses personnages éclatent d'élan et de puissance. Un dynamisme qui fait peur.

Du même coup ce n'est plus un tableau d'ensemble du fameux radeau qu'il nous offre mais une série de vues partielles, comme autant de gros plans sur tel détail, tel visage, tel épisode. On sort ivre de coups de cette imagerie forcenée qui s'apparente par son rythme à une bande dessinée. C'est une oeuvre qui récuse l'éternité et s'inscrit résolument dans le temps, dans notre temps. Elle en adopte le rythme, le risque et le battement.

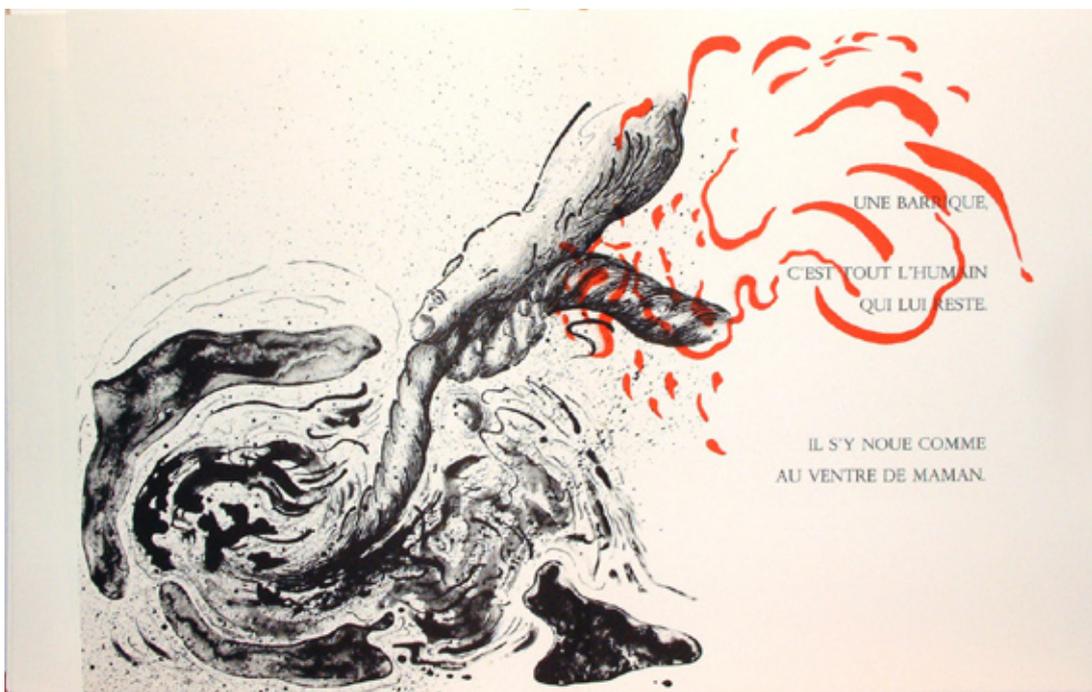
Et cela encore: on voit bien qu'en s'éloignant de la peinture, la lithographie se rapproche de la sculpture. Le dessin est, comme la sculpture, mouvement et prise de possession de l'espace. C'est pourquoi les grands sculpteurs - Falconet, Rodin, Maillol dessinaient à merveille.

Qu'est-ce que le dessin en somme? Une sculpture à deux dimensions.

M.T.



une des doubles planches du livre MEDUSE



une des doubles planches du livre MEDUSE



**Scène de mutinerie 2003**  
**Techniques mixtes sur toile 220 x 320 cm**

une des toiles / voiles de Lionel Guibout



une sculpture en bronze de Lionel Guibout

## LE RADEAU SAN FIN

par Lionel Guibout

Dans un contexte où l'actualité n'est pas avare d'images témoignant de la misère humaine, je pense que le rôle de l'artiste n'est pas d'ajouter de l'horreur à ce que nous vivons déjà. Il doit au contraire s'efforcer d'apporter au monde de la beauté et de l'espoir, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il reste insensible aux événements. Au contraire, ils peuvent même le paralyser dans sa création au point qu'il confonde la nécessité de produire du bonheur avec une forme d'indécence qu'il y aurait à poursuivre son œuvre quoi qu'il arrive.

C'est précisément ce qui m'arriva lorsqu'en plein Kosovo et Tchétchénie, alors que je travaillais sur le thème des forêts, à l'écart donc des convulsions de notre Histoire, je pris connaissance du texte de Jean-Baptiste Savigny relatant le naufrage de la Méduse, en juillet 1816. J'entrepris alors un exorcisme iconographique à travers le drame humain que fut ce naufrage.

**Les martyres n'ont pas d'âge, ni de race, ni de sexe, ils se déplacent d'une époque à l'autre, il fut alors plus aisé pour moi d'exprimer ces tragédies humaines grâce à la distance prise par rapport aux faits, car un visage de douleur reste un visage de douleur.**

**Sur les remorques de tracteurs en exode ou face aux kalachnikovs, sous les bombes ou sous les décombres d'une ville en ruine, dans les soutes d'un sous-marin en mer de Barents ou sur les planches d'un radeau maudit, l'angoisse, le désespoir et la mort ne font que se répéter, c'est pourquoi il faut en garder la trace.**

Au delà de l'exposition de mes voiles et de la présentation du livre, j'installerai, sur une musique de Giacinto Scelsi, au sol, aux murs et dans l'espace, un environnement immergeant le visiteur dans un milieu tragique et marin.

Ce décor, composé de toile, de bois, de corde et de goudron, constituera le substrat pictural duquel jaillira l'iconographie polychrome de ce radeau sans fin.

Renouant avec la tradition de ce grand genre que fut la peinture d'histoire pour mieux le détourner, j'espère contribuer à donner la preuve que la peinture comme les mythes ne sont pas morts. Bien au contraire, ils se portent très bien, ainsi que les quelques uns qui les défendent, les réactivent et transmettent du même coup leur valeur transhistorique et universelle.



**LA MEDUSE, les évènements de 1816.** La frégate *la Méduse*, était destinée à « rentrer l'établissement du Sénégal sous la domination française ». A son bord se trouvent environ 400 hommes dont le nouveau gouverneur, le personnel administratif destiné à la colonie, des militaires et des pionniers. Mais dirigée par un commandant incompetent, elle échoue le 2 juillet 1816 sur le banc d'Arguin au large de la Mauritanie. Le lendemain, un radeau est construit à partir des débris du navire. Celui-ci devait être tiré par des chaloupes. Mais très vite, les chaloupes se révèlent impuissantes et ne peuvent remorquer le radeau sur lequel sont embarqués 147 naufragés que l'on abandonne. Ces hommes sont livrés à eux-mêmes, et bientôt les vivres manquent. La panique et le découragement des naufragés dégénèrent en mutinerie. Deux jours après l'abandon, il ne reste plus qu'une soixantaine d'hommes à bord, enfoncés dans l'eau à mi-genoux. La faim, le désespoir les tenaillent. Ils se mettent alors pour survivre à se nourrir de cadavres. Ce cauchemar dure en tout 13 jours et 13 nuits, quand enfin, le brick l'Argus repère le radeau et trouve à son bord 15 rescapés dans un état lamentable. Ces évènements furent relatés par Jean-Baptiste Savigny, chirurgien à bord de la Méduse, l'un des rescapés dans un récit tout d'abord publié à Londres en 1818 et qui fit grand bruit. Théodore Géricault immortalisa cet évènement dans son tableau le Radeau de la Méduse aujourd'hui exposé au Louvre.

Un drame de l'incurie

Inspiré d'un événement récent, que Géricault analyse à chaud, cette œuvre évoque le naufrage du bateau la Méduse, coulé le 2 juillet 1816. L'affaire défraye la chronique, cent quarante-sept rescapés s'étant entassés sur un radeau de fortune, à bord duquel ils devaient souffrir treize jours avant d'être sauvés par un autre navire, l'Argus, qui ne recueillit en définitive que quinze survivants.

**Interprétation symbolique et enjeu idéologique :** au delà de l'histoire rapportée, les idées que veut communiquer l'auteur et le système de valeurs -esthétiques, politiques, religieuses - auquel il se réfère. Scandale à la fois en raison de son sujet contemporain et polémique (enjeu politique). Tout dans cet épisode provoque le scandale : le contexte politique avec la mise en cause d'une administration qui a laissé un capitaine inexpérimenté diriger le vaisseau, les scènes d'anthropophagie sordides qui eurent lieu à bord du radeau et la noirceur générale de l'histoire. Mais aussi en raison du réalisme morbide des corps des naufragés, pour lesquels Géricault a multiplié les études, y compris d'après des cadavres. Le réalisme submerge l'idéal. L'œuvre n'est pas romantique mais appartient à un néoclassicisme qui se fissure : la peinture de genre est traitée comme la peinture d'histoire et le réalisme submerge l'idéal. **Les souffrances de l'être humain accèdent au rang de la peinture d'histoire, au grand genre réservé aux épisodes bibliques, aux exploits des héros grecs et romains et aux hauts faits des monarques. Parmi ces naufragés, Géricault aurait pu faire figurer un exemple de courage spartiate ou de résignation stoïcienne. Or il n'en n'est rien. Hommes et femmes souffrent, mus par le seul instinct de conservation. Ils sont dominés par une souffrance toute animale.** Le schéma davidien est transformé. L'auteur du Radeau de la Méduse est mort à trente-trois ans, en 1824 c'est l'année des *Massacres de Scio* de Delacroix, et le romantisme a trouvé en lui un précurseur.



**Théodore Géricault** 1791-1824

*Le Radeau de la Méduse* 1819 - Toile (H. : 4,91 m, L. : 7,16 m)

Musée du Louvre - Paris

L'œuvre de Géricault montre les survivants du naufrage du navire "la Méduse", entassés sur un radeau, à l'instant où un navire, visible dans le lointain, leur fait espérer le salut.

Afin d'être le plus authentique possible, il se lança dans une extraordinaire démarche où il interviewa des survivants et fit leur portrait, construisit un modèle de radeau, et se rendit même à la morgue pour y étudier les cadavres. Il s'entretint aussi avec Jean-Baptiste Savigny.

La présence de figures directement inspirées des exercices académiques, la structure classique contrastent singulièrement avec le réalisme dont l'artiste fait preuve dans l'expression de l'agonie de ses personnages. Cette originalité, d'autant plus téméraire que la toile est de très grand format, ainsi que le sujet du tableau, qui condamne ouvertement la politique du gouvernement, déclenchèrent une vague de polémiques.

La toile reçut, au Salon de 1819, un accueil très hostile car elle illustre pour la première fois un fait d'actualité sur un tableau immense.

Géricault refuse, en effet, les contraintes des normes classiques et cherche une manière de peindre plus libre. Par sa couche épaisse, son sens du mouvement et ses couleurs morbides, macabres, illustrant la mort, il a en lui la violence romantique : contrastes, effets d'ombre et de lumière. Ces audaces influenceront Delacroix qui a d'ailleurs posé pour l'un des personnages du Radeau (le mort au premier plan, face contre le radeau, bras gauche étendu).

Source: Musée du Louvre



## MICHEL TOURNIER

Ecrivain français né le 19 Décembre 1924 à Paris, Michel Tournier est l'auteur de plusieurs romans auxquels s'ajoutent des recueils de nouvelles, de contes, des essais et une autobiographie.

Germaniste et philosophe de formation, il est fortement marqué par les études d'ethnologie auprès de Claude Lévi-Strauss au Musée de l'homme.

D'abord traducteur puis journaliste à Europe 1, il est chef des services littéraires aux éditions Plon de 1958 à 1968.

Chargé de l'émission télévisée : "Chambre noire", il fonde en 1968 les Rencontres internationales de la photographie, en Arles, avec Lucien Clergue.

C'est en 1967 qu'il publie son premier roman *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, réécriture de Robinson Crusoë de Defoe, puis en 1970, *Le Roi des Aulnes* qui évoque l'Allemagne nazie.

Suivent *Les Météores* (1975), roman de la gémellité, *Le Vent Paraclét* (1977), autobiographie intellectuelle, *Le Coq de bruyère* (1978), recueil de nouvelles, *Gaspard, Melchior et Balthazar* (1980), consacré aux rois mages, *Le Vol du Vampire* (1981) notes de lecture. *Gilles et Jeanne* (1983) est une interprétation personnelle du destin de Gilles de Rais et Jeanne d'Arc, *La Goutte d'or* (1985), un roman sur l'image et l'immigration, *Le Médianoche amoureux* (1985), un recueil de contes et de nouvelles à la manière du Décaméron. *Éléazar ou la source et le buisson* (1996) est un western métaphysique évoquant en filigrane la figure de Moïse. *Célébrations* (1999) est un recueil de brefs essais sur la nature, les lieux chers, les saints, les gens célèbres et les amis disparus.

Tournier réécrit ses propres textes avec *Vendredi ou la vie sauvage* (1971) et *Les Rois mages* (1983), et donne, dans la collection folio junior, *La Couleuvrine* (1994). Il consigne ses réflexions sur la peinture dans *Le Tabor ou le Sinaï* (1988), sur la photographie, dans *Des Clés et des Serrures* (1979), *Vue de dos* (1981), *Rêves* (1979). *Petites proses* (1986) réunit des textes parus dans *Des Clés et des Serrures* et le *Vagabond immobile* (recueil de réflexions parus en 1984). *Le Pied de la lettre* en 1994 porte sur l'étymologie, *Le Miroir des Idées* est un traité de quelques concepts clés.

L'oeuvre de Michel Tournier, à la fois réaliste et fantastique, réactualise dans le monde contemporain les mythes de l'ogre, des jumeaux, du double, de l'androgynisme, qui lui permettent de déchiffrer le monde réel complexe et confus. Il faut souligner l'aspect souvent ludique de cette oeuvre au second degré qui reprend en les inversant les hypotextes qu'elle renouvelle.

## LIONEL GUIBOUT

Né en 1959 à Issy les Moulineaux, j'ai fait mes premiers pas dans la peinture en arpentant la campagne d'Illiers- Combray à vélo et à l'huile dès l'âge de 14 ans.

C'est en entrant à l'école des Beaux – Arts de Paris en 1978 que je me suis aventuré dans l'abstraction durant plusieurs années.

La suite la plus significative de cette période s'appelle « les Anthropocages », qui fut l'objet de ma première exposition personnelle à Paris en 1983.

Après une période de doute de plusieurs mois où j'arrête de peindre, je découvre à travers la Théogonie d'Hésiode la nécessité de remplir quelques vides iconographiques que certains mythes grecs m'indiquaient. Ils se concrétisent par :

1986 Eurynomé à la Galerie Darthéa Speyer à Paris .

Je m'attaque ensuite à la représentation des premiers enfants de Gaïa et Ouranos, les Géants à 50 têtes et 100 bras, Cottos, Gygès et Briarée.

En 1989, je séjourne à Barcelone où j'élabore mes Géants à travers les Têtabras.

Ce cycle s'achève dix ans plus tard avec la dislocation successive de chacun d'eux :

1988 Les Géants aux cent bras, peintures et dessins, Galerie Darthea Speyer, Paris

1993 - Les Têtabras, dessins, Galerie de l'Echaudé, Paris - France

- Cottos, Gygès et Briarée, peintures et dessins, Galerie Darthea Speyer, Paris

-La Dislocation de Gygès, dessins, FIAC, Galerie de l'Echaudé, Paris

1994 La Dislocation de Briarée, peintures et dessins, Institut français de Berlin

1995 La Dislocation de Briarée, dessins, Galerie Paszti-Bott, Cologne

Ils laissent la place à une recherche sur les forêts toujours en cours.

1997. Je suis invité par le Karl Hofer Gesellschaft à travailler à Berlin et au Pergamon Museum où j'y tiens un journal :

Les trente-six journées de Pergame, La Nouvelle Revue Française, n° 548, Gallimard (Ed.) 1999.

1998 A propos de Pergame, Karl Hofer Gesellschaft, Berlin.  
Peintures et dessins, Etonnants voyageurs, Saint-Malo.  
L'air du Temps, Institut Français de Berlin.  
Le Temps solidifié, Pergamon Museum, Berlin.  
Des Géants dans la Ville, Museumakademie, Berlin.

1999 A propos de l'autel de Pergame, Galerie Mabel Semmler, Paris.  
Les trente-six journées de Pergame, Librairie Nicaise, Paris.  
Titanomachie, Galerie Graphics, Bordeaux.

2001 Première édition de Méduse, à partir du texte de Jean-Baptiste Savigny  
Le temps dans les yeux, Galleria del Leone, Venise  
Forêts premières, Galerie Lambert Rouland, Paris

2002 Seconde édition de Méduse avec un texte inédit de Michel Tournier  
Le Radeau de la Méduse, Galerie Michèle Broutta, Paris

2003 De Pergame à nos jours, Maison des Arts de Malakoff  
Le Radeau de la Méduse, Musée d'architecture Schusev, Moscou

2004 Le Radeau de la Méduse, Morat Institut, Freiburg im Breisgau  
Les jeux de l'Eros et du hasard, Galerie Mabel Semmler, Paris  
Forêts, Galerie Michèle Broutta, Paris

2005 Medusa Project, Galleria del Leone, Venise



## CARTE BLANCHE A LIONEL GUIBOUT

Philippe Piguet (l'Oeil, avril 2004)

Quelque chose d'une rage impatiente est à l'œuvre dans le dessin de Lionel Guibout qui lui confère une énergie et une tension peu communes. Il a beau avoir intitulé – comme nonchalamment- l'une de ses dernières publications *Fusains faisant*, sa main s'empare du champ de la feuille pour y faire apparaître de monumentales et puissantes figures de gigantomachies au modelé digne des Carrache. Ailleurs, c'est son trait emporté, quasi furieux, qui mêle en surface tout un monde étrange, voire inquiétant, de formes animales et humaines. A Berlin, en 1997-98, il a passé quelque trente-six journées devant la frise en haut-relief de marbre du Grand Autel de Pergame représentant le combat légendaire des Dieux et des Géants, carnet à dessins et crayon en main pour tenter d'en saisir la sublime fulgurance. Lionel Guibout a le goût de l'Histoire. D'un fait à l'autre, du divin à l'humain, se saisissant de récits inscrits au patrimoine culturel universel, il lui plaît d'en tutoyer les héros. Non pour se donner des ailes de géant mais pour instruire le domaine de l'art contemporain d'une dimension narrative épique. Si, versant olympique, Eurynomé, Cottos, Gygès et Briarée comptent parmi quelques-uns des héros qu'il a fréquentés, comment aurait-il pu ne pas être retenu par ceux de ses semblables qui ont partagé le drame du naufrage de la Méduse? De la tragique histoire de leur radeau, Guibout a imaginé une étonnante saga graphique à laquelle Michel Tournier a répliqué par toute une série d'aphorismes poétiques. Cette carte blanche qui en est une nouvelle expression rejoint ainsi l'imposant et mémorable ensemble de peintures et dessins que l'artiste a décliné sur ce thème ces trois dernières années et qu'il présente à Venise en juin prochain pendant la Biennale.

## MEDUSE

un article de Gilles Kraemer, Nouvelles de l'Estampe, 2002

Le Radeau de la Méduse: un écrivain et un peintre illustrent l'effroyable naufrage de 1816, au large du Sénégal, immortalisé par Géricault. Avec un texte inédit et une série d'aphorismes, Michel Tournier commente, dans une perspective liturgique, 35 "admirables lithographies" de Lionel Guibout - dont 17 en noir et rouge en double page - rehaussées par la très sobre typographie de Jean-Jacques Sergent.

Il n'est pas étonnant qu'un Vénitien d'adoption ait décidé de réaliser cette luxueuse édition limitée: Pierre Higonnet, qui anime avec passion la Galleria del Leone – établie depuis quinze ans à Venise sur la Giudecca (en face des Zattere – les "radeaux" en italien) –, présente ces inédits qui font écho au terrible récit de Jean-Baptiste Savigny, second chirurgien de la frégate la Méduse et témoin de ces faits affreux.

" Le trait noir sur la page blanche, écrit Michel Tournier, et rien d'autre, sinon çà et là une traînée rouge comme une blessure. C'est l'épreuve de vérité dans l'austérité la plus sévère. Mais il y a le mouvement. C'est là que s'accumule la force. Rien de plus dynamique que le dessin de Guibout. Ses personnages éclatent d'élan et de puissance. Un dynamisme qui fait peur. Du même coup ce n'est plus un tableau d'ensemble du fameux radeau qu'il nous offre, mais une série de vues partielles comme autant de gros plans sur tel détail, tel visage, tel épisode. On sort ivre de coups de cette imagerie forcenée qui s'apparente par son rythme à une bande dessinée."

« Ces détails méritaient d'être connus ». En mémoire de ceux qui se sont lancés dans cette terrible odyssée, Lionel Guibout nous livre, comme le dit Michel Tournier, " une oeuvre qui récuse l'éternité et s'inscrit résolument dans le temps, dans notre temps."

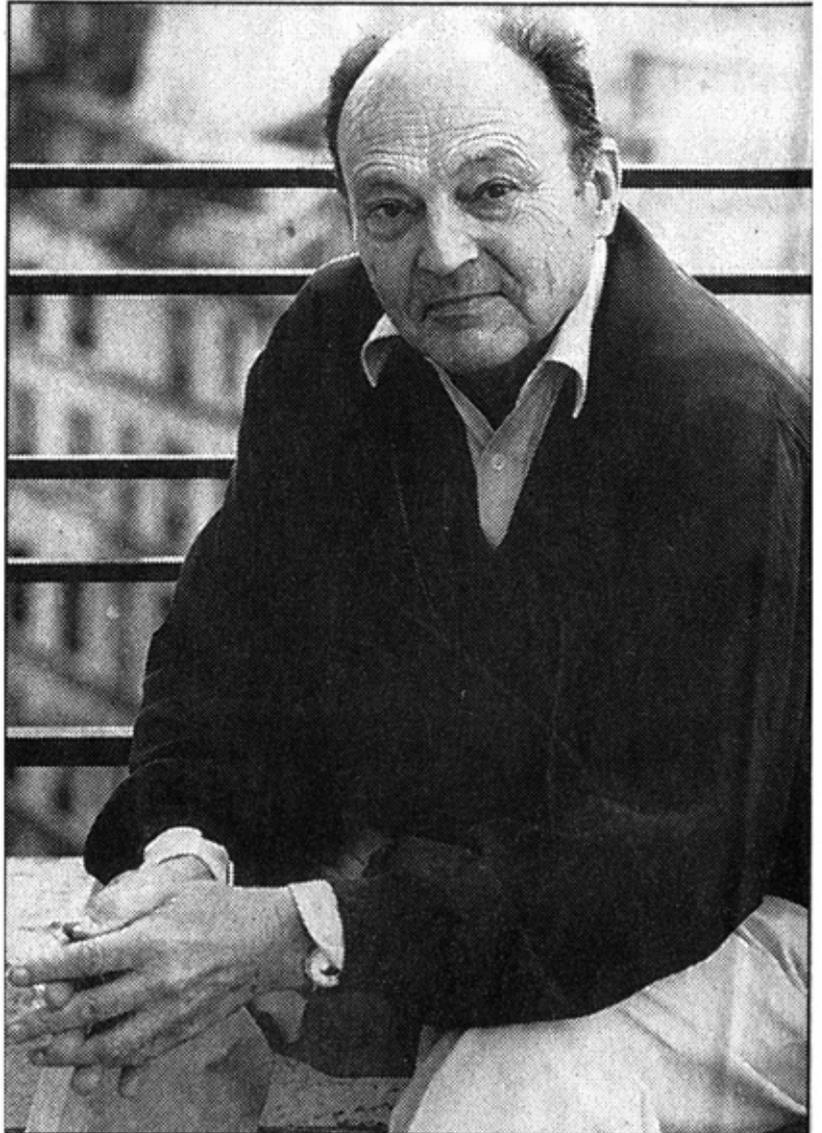


Lionel Guibout, Michel Tournier et Pierre Higonnet, Choisel, 2002

## MICHEL TOURNIER, de l'académie Goncourt : « C'est la faute aux artistes ! »

« Peut-être faudrait-il poser la question à l'inverse : les artistes d'aujourd'hui ont-ils rompu les ponts et passerelles les reliant à la littérature ? Regardons en arrière. Henri Michaux était tout naturellement poète et dessinateur, René Magritte avait une ligne directe avec le surréalisme, sans parler de Salvador Dali.

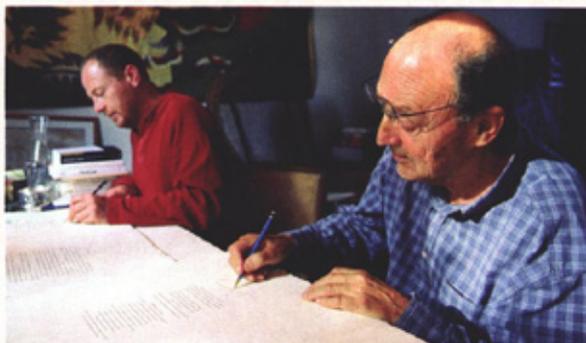
Mais visons plus modestement les artisans de la publicité et de l'humour. Où sont les successeurs de Paul Colin, A. M. Cassandre et R. Savignac ? Pour le dessin humoristique, il nous reste certes Plantu, Pancho et Jacques Faizant, mais Jean Effel n'est déjà plus des nôtres. Quand les directeurs de journaux comprendront-ils qu'un dessin a mille fois plus d'impact sur les lecteurs qu'une photo ?



Je suis personnellement très attentif à l'image quelle qu'elle soit. Je viens d'écrire un texte pour accompagner d'admirables lithographies de Lionel Guibout sur le thème du *Radeau de la Méduse*. Le lien entre écriture et dessin me passionne, et le thème de la calligraphie – qui les fusionne – est central dans mon roman *La Goutte d'or*. Mais franchement les artistes peintres et dessinateurs me laissent sur ma faim.

Une anecdote pour finir. Un enfant de quatre ans en visite réclamait à grands cris du papier et un crayon pour dessiner. Il se lance aussitôt dans une série de bonshommes, animaux, arbres et maisons. C'était merveille de le voir à l'œuvre. Bien entendu, il ne sait ni lire ni écrire. Je lui mets pourtant sous les yeux un album comportant des lettres en gros caractères. Et j'assiste à ce spectacle étonnant. Il recopie ces lettres, mais attention ! Il ne les *écrit* pas, il les *dessine* longuement et soigneusement, comme il aurait fait d'un chien ou d'une fleur. Ne venait-il pas de réinventer la calligraphie ? »

# Géricault revisité **Le Rad**



En 1816, 15 personnes sur 147 survécurent à treize jours de dérive sur un radeau, en s'entre-dévorant. Géricault s'attacha fiévreusement à rendre l'esprit de cet horrible fait divers. Deux siècles plus tard, Lionel Guibout en donne une lecture mythique, à travers "Méduse", un livre de lithographies originales scandées d'aphorismes poétiques de Michel Tournier.

**Par Béatrice Comte**  
**Photos Jean-Michel Voge**

Lionel Guibout et Michel Tournier signent l'un des 109 exemplaires de « Méduse ». Le peintre précise : « Ce livre est une manière de documentaire fictionnel. L'histoire est véridique, mais tous les détails représentés (anatomies, accastillages) sont faux. »

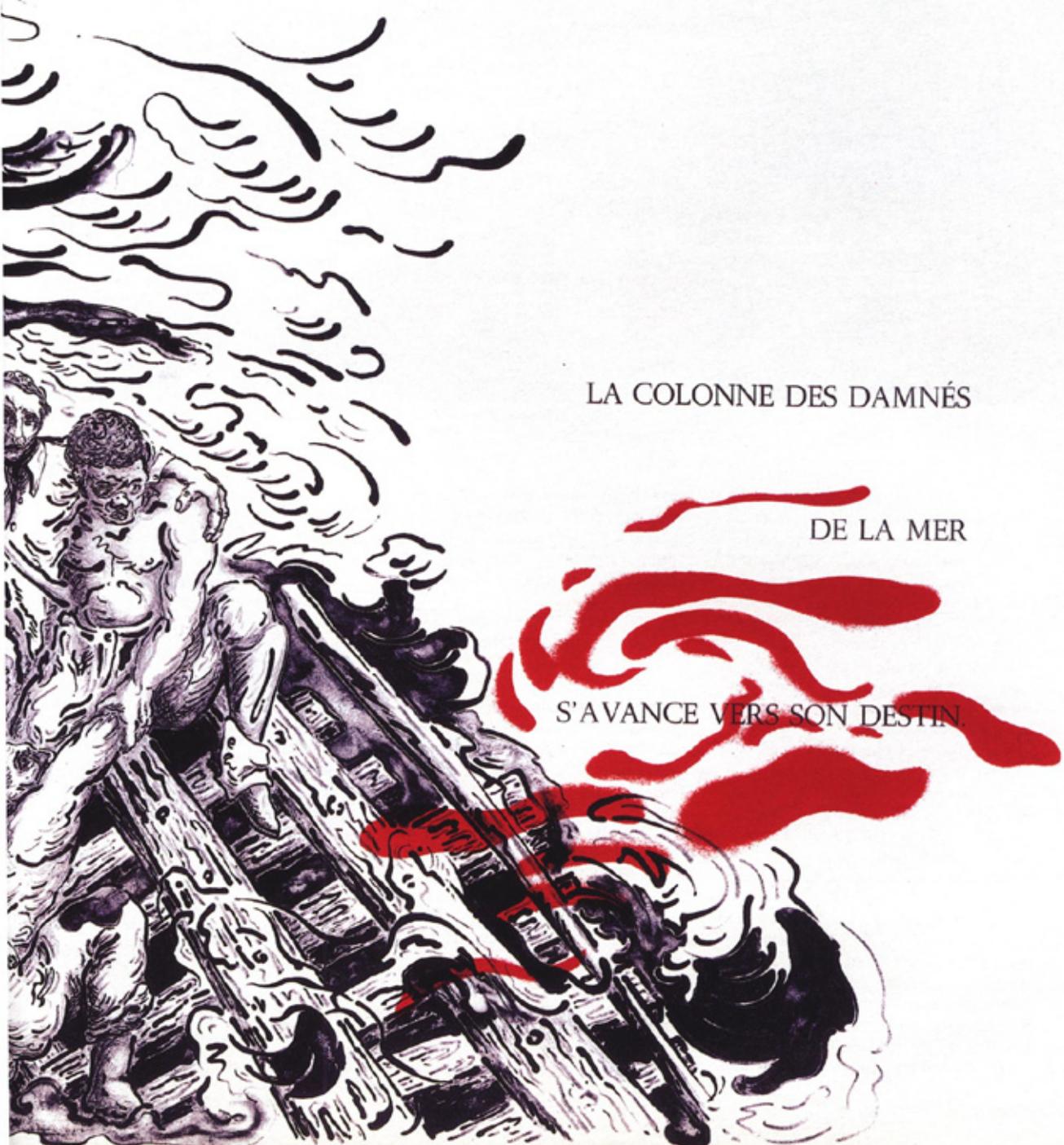


# eau maudit

LA COLONNE DES DAMNÉS

DE LA MER

S'AVANCE VERS SON DESTIN





Avant de déposer d'un trait définitif l'encre grasse sur la pierre lithographique (technique d'impression à plat découverte en 1799 par le Pragoïis Senefelder), Guibout fait ses gammes sur papier. Derrière lui, la manne de poissons volants qui s'abatit un jour sur le radeau.

**L**l'histoire du radeau de la *Méduse* fait frémir, méditer. Frégate emportant, au début de la Restauration, 400 hommes et de l'or vers la colonie du Sénégal, la *Méduse*, mal commandée par un vieil émigré, s'échoue sur le banc d'Arguin. Les « messieurs » emplissent les canots et abandonnent sciemment 147 hommes à un vague radeau : ni nourriture ni boussole, mais du vin et des armes. Angoisse, entassement, colère, ivresse : mutineries et bagarres éclatent, l'homme disparaît vite sous le fauve. Trois jours ne sont pas écoulés que commencent les scènes d'anthropophagie. Ceux que l'on ne bascule pas par-dessus bord, on les déchire tout crus, on les démembre pour les laisser boucaner. Les gradés de l'esquif attendent, eux, le cinquième jour. « *Quand on a vraiment faim...* » commente malicieusement Michel Tournier.

Cette sauvagerie « française » hanta Géricault. Qui fréquenta l'hôpital Beaujon, la morgue, les asiles d'aliénés, regarda se putréfier en son atelier des membres de suppliciés. Et donna, en 1819, après deux ans de quasi-réclusion, une toile bouleversante. Boudée par les officiels, elle fascina le public : goût du morbide, assimilation de

l'œuvre à un commentaire sur la déliquescence du régime, étrangeté d'une facture classique appliquée à un thème romantique, et peut-être sentiment confus de se trouver face à la nature profonde de l'homme...

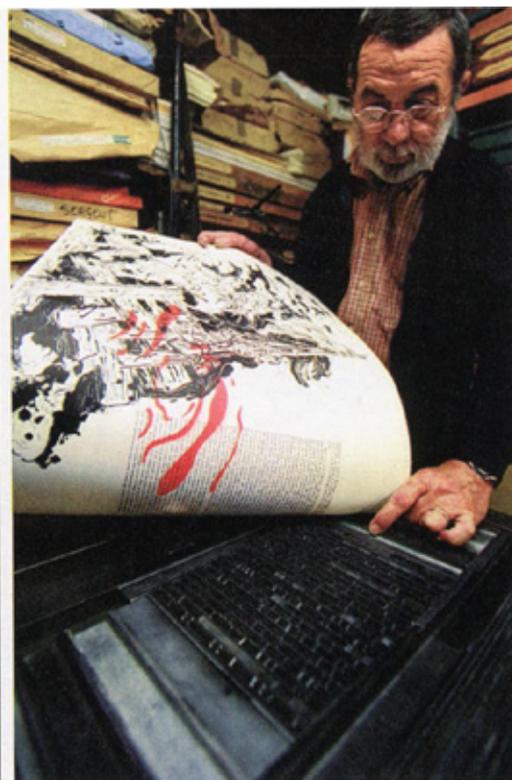
### Tirer l'horrible vers le tragique

Le peintre Lionel Guibout, admirateur passionné de Géricault (l'un des premiers lithographes français), eut l'occasion de lire aux archives de Saintes le récit autographe que Savigny - le jeune chirurgien qui s'était improvisé commandant du radeau - avait immédiatement écrit dans le navire qui le ramenait en France (ce manuscrit semble, depuis, avoir disparu !). Fervent de mythologie grecque, fécond dessinateur des Géants et Monstres initiaux, sachant que Cronos toujours dévore ses enfants, l'artiste perçut entre les lignes une évocation de la condition humaine, et oublia la contingence du fait divers pour l'universalité du mythe. Ce qui avait été commande d'un cercle de bibliophiles - illustrer Savigny - devint pour lui une nécessité ontologique. Il raconte :

- *On n'échappe pas à son sujet ;*



L'artiste dessine ici directement sur la pierre. Il précise : « C'est un plaisir physique, charnel de se mesurer au support. C'est aussi une grande angoisse : le risque est grand et le repentir, quasi impossible. »



Le typographe Jean-Jacques Sergent à l'œuvre dans son antre orléanais. « Méduse » est composé en romulus. Sergent dispose un à un les caractères dans ses réglettes. Il étudiera ensuite la mise en place exacte du texte de Tournier avec Guibout. Interviendra alors le cinquième et dernier passage sous presse.

*d'autant qu'il me faut épuiser un thème pour m'en libérer. Savigny, j'ai lu son texte une seule fois. Son énergie de vivre m'a habité, les images jaillissaient en moi, j'étais ivre de l'ivresse des soldats, je comprenais leur facilité à s'abstraire d'une humanité qui les avait exclus. Le cycle vital n'est-il d'ailleurs pas celui d'une constante dévoration, source de renaissance ?... Bref, j'étais obsédé, absorbé, phagocité. Il fallait donner forme à mes cauchemars. Mais qu'oser après Géricault ? J'ai pris le parti inverse du sien : il avait tout exprimé sur une seule toile, espérance, folie, épouvante, souffrance. Moi, je m'effaçai derrière Savigny, je vécus dans sa peau la descente aux enfers. Sans rien inventer, je dessinaï la « drive », étape par étape, comme elle avait été vécue.*

Ainsi naquit un étonnant livre d'artiste, un de ces rassurants ouvrages entièrement réalisés à la main qui signalent la vitalité de la planète Gutenberg et la pérennité du savoir-faire artisanal. Après des dizaines d'esquisses préparatoires, Guibout a dessiné directement à l'encre grasse - sans repentir possible, et bien sûr à l'envers - sur dix-sept grandes pierres lithographiques (ensuite mouillées pour faire jouer la répulsion gras/eau) : au roseau pour les traits, au pinceau pour les lavis. Un artiste qui dessine lui-même ses pierres au lieu de les confier à un chromiste éprouve la sensualité du contact avec les matériaux, la dureté et le grain du calcaire, vit la difficulté de maintenir sa main à distance et de retenir son

souffle pour éviter les taches : mais les feuilles qui sont pressées ensuite une à une après fixation avec de la gomme arabique mêlée d'acide nitrique, ces feuilles acquièrent une vibration inégalée. Chacune est originale.

Guibout avait d'abord mis le texte de Savigny vis-à-vis de ses lithos. La mise en espace ne lui convenait pas. Texte et images doublonnaient. Il pria alors Michel Tournier, grand amateur de dessin, de l'aider. L'écrivain accepta immédiatement, et composa de courts textes rythmés dont la concision universalise et poétise le drame. Com-

posés signe à signe au plomb et à la main (par un typographe ayant choisi de faire des livres faute d'avoir les moyens d'en acheter), ces haïkus furent ensuite disposés par Guibout chacun dans sa planche. Ultime tirage, et le livre, après une gestion de deux années, enfin était né. ■

BÉATRICE COMTE

« Méduse », texte de Tournier et lithos originales de Guibout. Ouvrage exposé à Paris jusqu'au 12 octobre à la galerie Broutta (31, rue des Bergers) et à Versailles jusqu'au 17 novembre (Orangerie de Mme Elisabeth). Édition Galleria del Leone 109 exemplaires signés des auteurs (2 000 € à 4 500 €).



« Méduse » est terminé, à la satisfaction manifeste de Lionel Guibout (en rouge) et de Michel Tournier (en bleu). Les aplats rouges relèvent de la technique du pochoir.

Géricault revisité, par BÉATRICE COMTE  
Le Radeau Maudit, Le Figaro Magazine, 05 octobre 2002.

En 1816, 15 personnes sur 147 survécurent à treize jours de dérive sur un radeau en s'entre-dévorant. Géricault s'attacha fiévreusement à rendre l'esprit de cet horrible fait divers. Deux siècles plus tard, Lionel Guibout en donne une lecture mythique, à travers « Méduse », un livre de lithographies originales scandées d'aphorismes poétiques de Michel Tournier.

L'histoire du radeau de la Méduse fait frémir, méditer. Frégate emportant, au début de la Restauration, 400 hommes et de l'or vers la colonie du Sénégal, la Méduse, mal commandée par un vieil émigré, s'échoue sur le banc d'Arguin. Les « messieurs » emplissent les canots et abandonnent sciemment 147 hommes à un vague radeau: ni nourriture ni boussole, mais du vin et des armes. Angoisse, entassement, colère, ivresse: mutineries et bagarres éclatent, l'homme disparaît vite sous le fauve. Trois jours ne sont pas écoulés que commencent les scènes d'anthropophagie. Ceux que l'on ne bascule pas par-dessus bord, on les déchire tout crus, on les démembre pour les laisser boucaner. Les gradés de l'esquif attendent, eux, le cinquième jour. « Quand on a vraiment faim... » commente malicieusement Michel Tournier.

Cette sauvagerie « française » hanta Géricault. Qui fréquenta l'hôpital Beaujon, la morgue, les asiles d'aliénés, regarda se putréfier en son atelier des membres de suppliciés. Et donna, en 1819, après deux ans de quasi-réclusion, une toile bouleversante. Boudée par les officiels, elle fascina le public : goût du morbide, assimilation de l'oeuvre à un commentaire sur la déliquescence du régime, étrangeté d'une facture classique appliquée à un thème romantique, et peut-être sentiment confus de se trouver face à la nature profonde de l'homme...

Tirer l'horrible vers le tragique

Le peintre Lionel Guibout, admirateur passionné de Géricault (l'un des premiers lithographes français), eut l'occasion de lire aux archives de Saintes le récit autographe que Savigny - le jeune chirurgien qui s'était improvisé commandant du radeau - avait immédiatement écrit dans le navire qui le ramenait en France (ce manuscrit semble, depuis, avoir disparu !). Fervent de mythologie grecque, fécond dessinateur des Géants et Monstres initiaux, sachant que Cronos toujours dévore ses enfants, l'artiste perçut entre les lignes une évocation de la condition humaine, et oublia la contingence du fait divers pour l'universalité du mythe. Ce qui avait été commande d'un cercle de bibliophiles - illustrer Savigny - devint pour lui une nécessité ontologique.

Il raconte:

- On n'échappe pas à son sujet; d'autant qu'il me faut épuiser un thème pour m'en libérer. Savigny, j'ai lu son texte une seule fois. Son énergie de vivre m'a habité, les images jaillissaient en moi, j'étais ivre de l'ivresse des soldats, je comprenais leur facilité à s'abstraire d'une humanité qui les avait exclus. Le cycle vital n'est-il d'ailleurs pas celui d'une constante dévoration, source de renaissance ?... Bref j'étais obsédé, absorbé, phagocité. Il fallait donner forme à mes cauchemars. Mais qu'oser après Géricault? J'ai pris le parti inverse du sien. Il avait tout exprimé sur une seule toile, espérance, folie, épouvante, souffrance. Moi, je m'effaçai derrière Savigny, je vécus dans sa peau la descente aux enfers. Sans rien inventer, je dessinaï la « drive », étape par étape, comme elle avait été vécue.

Ainsi naquit un étonnant livre d'artiste, un de ces rassurants ouvrages entièrement réalisés à la main qui signalent la vitalité de la planète Gutenberg et la pérennité du savoir-faire artisanal. Après des dizaines d'esquisses préparatoires, Guibout a desiné directement à l'encre grasse - sans repentir possible, et bien sûr à l'envers - sur dix-sept grandes pierres lithographiques (ensuite mouillées pour faire jouer la répulsion gras/eau) : au roseau pour les traits, au pinceau pour les lavis. Un artiste qui dessine lui-même ses pierres au lieu de les confier à un chromiste éprouve la sensualité du contact avec les matériaux, la dureté et le grain du calcaire, vit la difficulté de maintenir sa main à distance et de retenir son souffle pour éviter les taches : mais les feuilles qui sont pressées ensuite une à une après fixation avec de la gomme arabique mêlée d'acide nitrique, ces feuilles acquièrent une vibration inégalée. Chacune est originale.

Guibout avait d'abord mis le texte de Savigny vis-à-vis de ses lithos. La mise en espace ne lui convenait pas. Texte et images doublonnaient. Il pria alors Michel Tournier, grand amateur de dessin, de l'aider. L'écrivain accepta immédiatement, et composa de courts textes rythmés dont la concision universalise et poétise le drame. Composés signe à signe au plomb et à la main (par un typographe ayant choisi de faire des livres faute d'avoir les moyens d'en acheter), ces haikus furent ensuite disposés par Guibout chacun dans sa planche. Ultime tirage, et le livre, après une gestation de deux années, enfin était né.

## BÉATRICE COMTE

« Méduse », texte de Tournier et lithos originales de Guibout. Ouvrage exposé à Paris Jusqu'au 12 octobre 2002 à la galerie Broutta (31, rue des Bergers) et à Versailles jusqu'au 17 novembre (Orangerie de Mme Elisabeth). Editions Galleria del Leone, 109 exemplaires signés des auteurs (2000 € à 4500 €).

Le Figaro Magazine, 05 octobre 2002.

## INFORMATIONS PRATIQUES

L'exposition Méduse est organisée par

Lionel Guibout Pierre Higonnet Julie Dutant Guenaelle Le Hardy

Commissaire : Julie Dutant

Lieu

GALLERIA DEL LEONE (Pavilion de l'Atlantique)

597 Giudecca Venezia 30133 Italia

tél. : +39 041 52 88 001

site: [www.medusa-project.net](http://www.medusa-project.net)

[www.galleriadelleone.com](http://www.galleriadelleone.com)

E-mail: [captain@medusa-project.net](mailto:captain@medusa-project.net)

Vernissage

Le 10 juin 2005 de 15h30 à 17h30 (performance)

Ouverture au public

Du 7 juin au 25 juillet 2005 tous les jours 10h30 – 19h30

Entrée gratuite

Le Pavilion de l'Atlantique c/o la Galleria del Leone se trouve juste devant l'arrêt du vaporetto (batobus) "Giudecca - Palanca", au numero 597. Les lignes 82, N, 41 et 42 vous amènent facilement de Piazzale Roma (17minutes); la Gare - Ferrovia (21minutes); Zattere (3 minutes); San Zaccaria - Place Saint Marc (15 minutes); Arsenal (21 minutes), les Jardins de la Biennale (26 minutes).

